

Le B&B
de Marie-Julie

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le B&B de Marie-Julie / Marie-Eve Hudon

Autre titre : Bed & breakfast de Marie-Julie | Bed and breakfast de Marie-Julie

Nom : Hudon, Marie-Eve, 1985- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230078664 | ISBN 9782898043093

Classification : LCC PS8615.U2582 B2 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Yvon Roy

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | 

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairiequebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

MARIE-EVE HUDON

Le B&B
de Marie-Julie

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Marieuse à temps partiel, 2023

1



17 juin, sur le bord de la rivière Magog

Je suis à bout de souffle et il me reste encore dix livres d'air à pousser dans ma satanée planche. L'aiguille indiquant la pression oscille à peine. *La traître.* J'ai l'impression que ma pompe résiste un peu plus à chaque descente de la barre. Je dois maintenant bloquer la poignée de la pompe contre mon abdomen et appuyer de tout mon corps pour y arriver. *Peut-être que si je poussais avec mon imposant postérieur, en m'assoyant dessus, ça marcherait mieux ?*

Mes deux meilleures amies, Valéry et Valérie – oui, c'est facile à retenir, mais pas toujours pratique dans le quotidien – avaient décidé de m'arracher à mon état pitoyable de larmoyeuse de divan en m'offrant une balade en planche à pagaille.

— D'après moi, ma pompe marche pus.

J'arrête mes manœuvres pour reprendre mon souffle. Un léger siflement provient de ma pompe et/ou de ma gorge. Je me demande si mon excuse suffira pour que je puisse retourner dans mon salon. Climatisé. Confortable et rassurant. Avec ma doudou et ma boîte à mouchoirs à écouter *Grey's Anatomy*. Je suis rendue à l'écrasement de l'avion. C'est dramatique à souhait. *Comme moi en ce moment.*

— Ben non, voyons. Force un peu, insiste Valéry.

C'était son idée. Entre son travail de marieuse et celui de responsable de la vie sociale dans une résidence pour personnes âgées, en plus de son déménagement avec son *chum*, elle avait tout mis de côté pour moi. Elle n'acceptera pas la défaite si facilement.

— Tu veux que je t'aide ?

— Non, ça va.

Il y a toujours bien des limites à faire pitié. Je me remets à pomper, avec vigueur, presque avec rage. *Allez, qu'on en finisse !* Ça ressemble à une thérapie de la pompe pour gestion de la colère, mon affaire. Les lunettes de soleil que je porte n'arrêtent pas de descendre sur mon nez – une parfaite glissade de sueur et de crème solaire. Je les remonte quelques fois, puis les lance sur le gazon. Je leur crie intérieurement : « Allez chier ! » Ou pas. Je ne sais plus. Je suis en mission. Une piscine de transpiration se forme entre mes seins, dans ma brassière sport. La camisole, conçue pour respirer, que je porte par-dessus ne tient pas ses promesses. Je me retiens pour ne pas l'envoyer valser elle avec. Mais jamais je n'oserais m'afficher en haut de maillot comme mes deux amies. Heureusement, je porte un legging mi-cuisse, sinon mes cuisses seraient à vif. J'ai même l'arrière des genoux qui sue. Je suis vraiment au *top* de ma féminité.

L'autre Valérie, notre coiffeuse nationale pleine d'empathie et de douceur, me regarde me démener sur ma pompe, avec un air compatissant.

La veille, j'étais allée reconduire mon beau William à l'aéroport de Montréal. Il vient tout juste de finir sa technique au cégep de Jonquière et, plutôt que de s'installer près de Sherbrooke et de se trouver une *job* comme tout le monde, il a décidé d'aller en Amérique du Sud, pour un *trip* sac à dos sans date de retour. Il veut vivre l'aventure, alors que moi, je veux vivre l'amour. Avec lui, ici. Vivre les grasses matinées du week-end qui s'éternisent au lit. Vivre des soirées folles dans les bars de Sherbrooke à rire et à danser. Faire des randonnées

au petit matin pour voir le soleil se lever du haut d'une montagne. Se concocter des soupers gastronomiques juste tous les deux, parce qu'on a envie de souper à la chandelle, les yeux dans les yeux. Se masser à tour de rôle en écoutant Netflix. J'ai envie de lui écrire des mots doux à glisser dans sa boîte à lunch, avant qu'il parte travailler le matin. Et qu'il m'écrive, sur l'heure du midi, content de ma petite attention.

J'avais eu tellement de misère à trouver *le bon*. J'étais tombée sur de nombreux citrons avant lui, pour qui j'avais quand même fait tous les compromis. *Pfff*. Ils m'ont tous sacrée là une fois le buzz passé. William, lui, était resté après les quelques semaines habituelles. Mon intensité et ma passion ne lui faisaient pas peur. Ses yeux amoureux me sécurisaient chaque jour et m'incitaient à en faire toujours plus pour lui. Cet homme était parfait pour moi... Il *est* parfait.

Les larmes aux yeux, je repense à l'une de nos conversations.

— Viens, m'avait-il dit. On va tripper. On a juste une vie à vivre!

— Tu sais bien que je viens de perdre ma *job*, je ne peux pas partir comme ça, avais-je répondu.

— Justement, t'as plus aucun engagement ! C'est le moment ou jamais.

Je lui avais lancé des phrases plates d'adulte du genre : « Je n'ai pas les moyens » et « Je dois penser à demain ». Mais ça ne l'avait pas arrêté. Il partirait, avec ou sans moi.

— Je vais revenir, promis, avait-il déclaré. Ça va juste être bon pour nous deux.

Je me demande bien comment vivre sur deux continents différents pourrait nous faire du bien. Et puis, en ce qui concerne l'amour à distance, on avait assez donné, non ? Je ne comprends pas son désir de partir. Je me sens rejetée. Sans importance. Et cela ravive mes plus grandes craintes.

— C'est sûr qu'il va se trouver une jolie petite Latina plus intéressante que moi.

C'est ma plainte des dernières vingt-quatre heures. Je l'ai répétée sur tous les tons. Je suis de plus en plus désespérée. Mes amies aussi, car elles n'en peuvent plus de m'entendre me plaindre.

— Franchement! s'exaspère Valérie. Vous avez survécu à Jonquière, vous allez survivre à l'Amérique du Sud.

C'est pas mal le seul argument des deux Val. Ça et « il est fou amoureux de toi, ça se voit tout de suite ». Mais rien n'arrive à m'apaiser. William est plus jeune que moi. Il vient de terminer ses études. Il veut connaître le monde. Et connaître *du* monde.

Ces expériences-là, je les ai déjà vécues – en masse, à part de ça. J'ai envie de m'établir. De bâtir quelque chose. Je croyais vraiment avoir trouvé *le* bon.

— C'est sûr que je suis plus ben, ben intéressante. J'ai même pus de *job*. C'est normal qu'il soit parti.

Celle-là aussi, mes amies n'en peuvent plus. Valéry a bien failli m'enrôler de force au McDo, juste pour que j'arrête de m'apitoyer sur mon sort. Mais je ne passerai pas d'une *job* dans une radio de Sherbrooke pour devenir une spécialiste du burger à deux boulettes. *Il me reste un peu de fierté, quand même.* Je veux quelque chose qui soit digne de moi, Marie-Julie Tremblay, vingt-huit ans et diplômée en arts et communication des médias à Jonquière.

De peine et de misère, je réussis à faire entrer les dernières livres d'air manquantes pour enfin mettre ma planche à l'eau. Pagayer sur la rivière est l'une de mes activités préférées. Habituellement. Aujourd'hui, chaque effort pour y arriver me vide un peu plus de ma maigre réserve d'énergie. Les deux Val,

déjà prêtes, m'observent avec une attitude qui oscille entre le doute – cette activité était-elle une si bonne idée ? – et l'envie de rire devant mon air « fin de marathon ».

Je me positionne pour reprendre mon souffle, les mains sur les hanches, la camisole collée au corps, mes longs cheveux bruns bouclés en bataille, le teint rouge d'un homard frais cuit, la sueur qui me ruisselle dans le visage et me confectionne au passage une parfaite moustache humide. Pas peu fière de mon accomplissement, je m'essuie la moustache du revers de la main en souriant et je me penche pour retirer l'embout de la pompe et mettre le bouchon.

Instantanément, un puissant flot d'air émerge bruyamment de ma pompe, projetant mes cheveux dans tous les sens. On dirait une crevaison. Le degré de sonorité de l'explosion et celui de mon humiliation atteignent un niveau semblable. Avec la rapidité d'un ninja ceinture blanche, j'essaie de combattre la pression et d'activer la valve de sécurité avec mon pouce, mais l'air repousse mon doigt et le fait dévier de sa trajectoire. *Cibole*. Mes deux premiers essais sont infructueux. Paniquée devant l'incompétence de mon pouce, je songe à y aller avec mon index. Érigé et prêt comme un jeune adolescent, je le dirige vers le bouchon. Il est aussi incompétent que l'autre. *Calvaire*. Chaque échec me fait perdre un peu d'air durement pompé. J'hésite encore : dois-je prendre mon index ou mon pouce ? Finalement, je fais une nouvelle tentative avec ce dernier. J'y vais avec toute ma volonté. Je ne laisserai plus sortir une parcelle d'air de cette planche. *Victoire !* J'enclenche le bouchon correctement.

Le silence soudain me permet d'entendre les filles retenir leurs rires. Je me relève et les défie du regard. Sourire fendu, elles regardent partout, sauf dans ma direction. Je reste devant ma planche, comme hypnotisée, incertaine de ce que je devrais faire.

N'en pouvant plus du ridicule de la situation, Valéry me lance, mi-sérieuse mi-moqueuse :

— Hon, c'est plate ça... Tout ton beau travail parti en coup de vent...

Découragée et vidée de toute mon énergie, je m'effondre à côté de ma planche en sanglotant. Assise sur la pelouse humide, je rêve de mon salon et de mon chat. Méo Penché, de sa voix caverneuse, comme celle de Méo des Boys, aurait trouvé les bons mots. Probablement quelque chose comme : « Voyons, mon Stan. C'est pas toé, ça, de te laisser abattre de même. T'es une guerrière, pas une mauviette. » Cette personnalité, créée de toutes pièces par mon imagination, lui va à merveille, à cause de sa tête toujours un peu inclinée sur le côté et de son air qui juge le monde. Fouettée par ces encouragements fictifs de mon chat, je me relève, comme sous l'action d'un électrochoc, et regarde ma planche. Je n'ai plus l'énergie pour la remplir de nouveau. J'ai donné tout ce que j'avais.

— *Fuck off.* Je pompe pus. Va falloir qu'elle me supporte comme ça, la maudite.

— T'as ben raison, Marie. Le 15 de PSI recommandé, c'est pour le poids maximal. T'es loin de ça !

— T'as raison. À la grosseur qu'on a, on peut se permettre d'être plus lousses sur le pompage, renchérit Valéry, semi-frustrée elle aussi.

Regard de connivence entre les deux Val. Mes amies m'aiment assez pour me remonter le moral, même au stade le plus pathétique de ma situation. Elles s'aventurent pourtant sur une pente glissante. Mon poids est un sujet délicat. Ayant hérité des courbes de ma tante Francine, je n'entre pas dans les standards de la beauté moderne. Ma silhouette correspond davantage à celle des femmes de l'époque de l'âge d'or hollywoodien. *Ce que je n'assume pas tous les jours, mettons.*

— Mets-en ! Tu vas voir, tu vas flotter sur l'eau comme si de rien n'était.

C'est aussi bien.

2



Après quelques coups de pagaie, je me sens beaucoup mieux. Plus sereine. L'eau a un effet calmant sur moi. La journée est belle. Le soleil est au rendez-vous. La rivière Magog miroite sous ses rayons, ce qui lui donne un air magique. L'absence de vent nous permet de porter des manches courtes et de faire le plein de vitamines D en ce début de juin.

— Merci, les filles. Ça me fait du bien. Vraiment.

Je suis reconnaissante de ce moment si agréable. Ma planche me supporte et je suis chanceuse d'avoir ces deux précieuses amies dans ma vie. Elles ont tout mis de côté pour venir faire de la planche avec moi, afin que je ne sois pas seule avec ma peine.

Je m'en veux un peu de leur faire endurer cela. Je ne suis pas facile à vivre ces derniers jours, ce dont je suis bien consciente. D'ailleurs, aujourd'hui, nous devions aider Valéry à déménager du minuscule logement de Michèle, sa tante, pour enfin s'établir officiellement chez son amoureux Sébastien. Je dis « officiellement », car elle n'y vit plus depuis quelques mois déjà. « C'est pas grave! On fera ça demain. Ou un autre jour. Hein, Val? Ça presse pas, ma tante Michèle comprendra », m'avait-elle assuré ce matin en venant m'extirper de mon sofa, entre ses nombreux éternuements d'allergie. Il faut dire que Méo a perdu beaucoup de poils cette nuit à force de se faire flatter. *Il n'y avait eu aucun jugement dans ses yeux, brave*

chat. En véritable guerrier du réconfort, devant une mission de la plus haute importance, il m'avait offert de la chaleur, des ronronnements et du poil.

Une chance qu'elles sont là, que je leur répète sans cesse. Valéry réplique chaque fois que c'est la moindre des choses et qu'on avait fait pareil pour elle, il y a un an. Elle s'était retrouvée pratiquement à la rue à cause d'une coloc aux mœurs douteuses. En plus, au même moment, elle s'interrogeait beaucoup sur sa carrière, son avenir et son couple.

Nous pagayons à contre-courant, et profitons pleinement de l'instant présent. La rivière est à son plus beau au début de l'été parce qu'elle n'a pas encore été envahie par les algues. Après une trentaine de minutes, nous regroupons nos planches, tel un immense radeau, et revenons en nous laissant redescendre tranquillement.

Chargée du ravitaillement, Valérie distribue à chacune une canette de prêt-à-boire.

— Savourez-les, les filles. J'ai dû faire la file avant l'ouverture tantôt avec les alcooliques de la place.

Cela me fait rire. Valérie est timide et j'imagine fort bien son malaise dans une telle situation. Elle a enduré tout ça pour moi.

— Tu aurais dû commander les boissons au dépanneur Bossé pis les faire livrer directement au quai, comme dans le temps! T'en souviens-tu?

— Si je m'en souviens! Vous m'obligeiez toujours à appeler, parce que, d'après vous, c'est moi qui avais la voix la plus sensuelle. Je haïssais tellement ça!

Le ton offusqué de Valérie me fait sourire.

— C'était vrai, alors aussi bien en profiter! Pis tu n'étais pas fâchée quand la commande arrivait. Ce dépanneur a dû gagner pas mal d'argent sur le dos des pauvres ados qui voulaient quelques bières pour faire le *party*!

Les deux Val sont amies depuis le primaire. Elles ont tout vécu ensemble. Je les envie parfois. *Souvent.*

Nous sommes presque arrivées au quai quand mon téléphone sonne. Mon intuition me souffle que c'est William et mon cœur s'emballe. L'appareil est dans mon sac hydrofuge, bien en sécurité sous les cordes élastiques du devant de ma planche. Je me maudis de ma trop grande prudence. Je risque de manquer cet appel. Tout ça pour quoi? Je n'ai jamais, au grand jamais, chaviré. Je me penche rapidement pour m'emparer de l'appareil avant que l'appel bascule vers le répondeur. Il m'appelle sûrement pour me dire qu'il a changé d'idée. Qu'il revient par le prochain vol et qu'ensemble, nous allons partir notre propre radio indépendante, acheter une maison et faire tout plein d'enfants. La nervosité me rend maladroite et je me mets à tanguer dangereusement.

— Attention! Faudrait pas que tu tombes. L'eau ne doit pas être à plus de six degrés. Pis tu ne portes même pas ta veste.

J'abandonne mon projet le temps de stabiliser ma planche. Valérie est un peu crinquée sur la sécurité. D'ailleurs, elle porte fièrement sa veste en tout temps sur le site. Elle a lu tous les règlements et les applique à la lettre: les gens doivent traîner avec eux un sifflet, une corde, une lampe de poche étanche. D'après moi, elle pourrait devenir capitaine de navire si elle le voulait. Elle tente de nous rallier à sa cause, telle une cheftaine scoute devant un bataillon de louveteaux inexpérimentés. Mais Valéry et moi résistons. Immanquablement, nos vestes restent coincées sous les élastiques de la planche et nous affichons toujours un sourire moqueur quand nous la voyons

enfiler l'énorme bouée orange sur son magnifique haut de maillot de bain. *C'est du gros gaspillage, à mon avis. Si j'avais un corps comme le sien, je le montrerais tout le temps.*

— Tu viendras me sauver. C'est pour ça qu'on t'emmène, non ?

— Franchement.

Je réussis enfin à mettre la main sur mon téléphone, persuadée de lire le nom de William sur l'afficheur. Après cette minute périlleuse pour seulement attraper mon téléphone, j'ai les joues en feu et le front humide. Mon chignon tient par la peur. Des coulettes de cheveux, qui s'en sont échappées, se collent sur mon visage et me bloquent partiellement la vue. On dirait que je viens de livrer une bataille pour sauver ma vie. *Pour sauver mon petit cœur serait plus juste.* J'ai hâte de répondre et, ainsi, de faire disparaître tous mes soucis. Je me sens déjà plus légère, portée par l'euphorie d'un problème enfin résolu. Je regarde le nom sur l'écran. Mon regard s'embrouille. Je regarde une deuxième fois. La sonnerie s'éteint. *Mon enthousiasme aussi.*

— C'était mon père.

3



Deux jours plus tard, dans la municipalité d'Albertown

— Pis, comment tu trouves ça, ma fille ?

Il vaut peut-être mieux que je filtre ma première pensée.
Ce serait plus sage. Après tout, mon père est très emballé et il prétend avoir fait cela pour moi.

— C'est une belle place.

C'est un ciboire de mauvais plan, avais-je d'abord pensé. Nous sommes dans l'entrée du *bed and breakfast* que mon père a acheté il y a une semaine, sur un coup de tête. Ce tout petit racoin est mal éclairé et peint en vert forêt défraîchi. Le tapis bourgogne a pris une couleur gris sale devant le comptoir. *Celui-ci ressemble pas mal plus à une commode de bois patentée par Ovila Pronovost lui-même !*

La dame de la réception, Linda, nous observe sans gêne aucune, et Gaétan, l'ancien propriétaire, sourit de toute sa moustache grise qui cache la moitié d'un dentier d'une blancheur immaculée. «On se fera pas de façon ! Appelez-moi Ti-Guy !» nous a-t-il dit d'entrée de jeu. Mais que ce soit Gaétan ou Ti-Guy, les deux lui vont comme un gant. Il porte un bermuda cargo, des espadrilles à l'agonie, et un t-shirt à l'effigie de la petite municipalité d'Albertown, qui lui moule la bedaine, laissant apparaître une petite craque de peau poilue à la hauteur de la ceinture. *Heureusement qu'il y a une ceinture pour cacher le reste !*

L'homme essuie grossièrement ses mains sur son bermuda et tend une patte encore crasseuse à mon père. Il est sans doute encore sous le choc d'avoir trouvé un acheteur à sa patente.

— C'est ce que je pense aussi ! À la bonne heure !

Tout heureux d'être content, mon père me donne des tapes d'encouragement dans le dos. Je souris.

— Ça va être le *fun* de travailler avec du nouveau monde, déclare Linda. Du sang neuf, comme je l'ai dit tantôt.

La chevelure courte et frisée de Linda dépasse à peine de la commode. Je lui souris, incapable de trouver une réponse sensée. Elle me fixe intensément. Ses petits yeux perçants semblent lire directement en moi, percevant mon faux enthousiasme et ma mauvaise impression des lieux.

— J'ai vraiment hâte aussi, Linda.

Elle sera d'une aide précieuse, que je me répète intérieurement pour m'encourager. Elle connaît probablement cet endroit sur le bout des doigts. C'est un genre de gérante gestionnaire germaine innée, je le sens !

Elle sort de derrière son comptoir et porte la main à son trousseau de clés, accroché à sa ceinture, synonyme de son pouvoir ultime dans la place. Elle arbore fièrement un jeans coupé, par elle-même visiblement, court et serré sur ses cuisses. Des fils blancs pendent au-dessus de ses genoux. Un sac banane de cuir noir repose sur son abdomen. Elle me fait un peu penser à une madame de fête foraine – cigarette au bec en moins.

— Viens, ma grande, on va faire une p'tite visite, m'invite-t-elle avec son débit haute vitesse.

Ce serait difficile de refuser, car mon père et Ti-Guy sont partis faire le tour du site à l'extérieur. Ils ont profité de l'évaluation de ma personne par Linda la foraine pour s'éclipser. Je les envie un peu.

4



Fraîchement séparé et en pleine crise de la soixantaine, mon père avait décidé d'investir son argent et sa personne dans l'industrie du tourisme estrien.

« Pour soutenir ma pauvre petite fille », m'avait-il dit lorsque je l'avais rappelé.

Pierre Tremblay, ancien facteur, avait toujours eu mille et une idées de projets, qu'il ne menait pas souvent à terme. Enfant, j'adorais cela. Le soir, au coucher, il me racontait des histoires dans lesquelles nous avions acheté un zoo, ouvert une chocolaterie, flippé des maisons et rédigé des magazines. C'était un rêveur, un passionné. Pas un entrepreneur. Au grand désespoir de ma mère, d'ailleurs, qui, n'en pouvant plus d'entendre parler de projets qui ne verrait jamais le jour, avait pris la clé des champs. C'était il y a six mois, après trente-cinq ans de mariage.

Mon père m'avait expliqué ainsi son nouvel achat : « Mon oncle Viateur est décédé dernièrement et imagine-toi donc qu'il m'a laissé un petit montant ! » Les phrases « Tu vas voir, ma fille, on va leur montrer qu'on peut faire quelque chose d'extraordinaire » et « Y en a qui vont s'en mordre les doigts, je t'en passe un papier » me laissent croire que le besoin de se prouver se cache aussi derrière tout cela.

Bien sûr, ce projet trouve écho en moi, et je suis reconnaissante envers cet oncle Viateur et son héritage qui me permettent de sortir de mon gouffre de désespoir sans avenir.

Viateur... Ce prénom m'a toujours laissée perplexe. Chaque fois que mon père me parlait de son parrain lorsque j'étais enfant, j'imaginais l'homme vêtu d'un manteau de cuir et d'un bonnet de la même matière, rembourré aux oreilles, avec une paire de lunettes de ski sur le sommet du crâne, la cravate au vent. Dans ma tête, il avait vécu mille aventures à bord d'un avion des frères Wright ou encore comme pilote de brousse dans la savane africaine. En réalité, il avait travaillé toute sa vie à l'usine de la ville.

Dans cette aventure du B&B, je serai le *helper* – avec un bon salaire, évidemment – de mon père. J'ai bien hâte de voir ça car, pour le moment, je ne sais pas qui de nous deux aidera le plus l'autre. Mon père, à la rescouasse de sa chômeuse de fille désespérée et un peu pathétique, ou moi, celle qui prendra en charge un gîte pour son paternel plus ou moins fiable, on va se le dire, et encore ébranlé par sa séparation.

J'hésite entre rire ou pleurer. J'opte pour la première option, me convainquant qu'il s'agit d'un excellent projet pour me ressaisir, et surtout pour regagner l'estime de mon *chum*. Et après tout, c'est mon père qui investit son argent dans ce gîte touristique, pas moi.

Mais tout peut encore changer. Linda vient de me faire faire le tour des chambres et honnêtement, je ne sais pas si je suis à la hauteur du projet qui m'attend. Pourtant, j'aime les défis et la nouveauté. À première vue, l'idée de gérer un *bed and breakfast* avec mon père paraissait absolument charmante et un peu romantique.

L'extérieur ici est enchanteur. Une belle maison verte du début du siècle, dans le style victorien, avec une grande galerie qui longe trois côtés du bâtiment et une tour coiffée d'un toit pointu. Sur la galerie pend une balançoire pour deux, et un vieil escabeau en bois est garni de plantes fleuries. Cet endroit précis vient de devenir officiellement mon lieu préféré. De la balançoire, on peut voir le soleil se coucher sur le lac. On se

croirait presque dans *Anne... la maison aux pignons verts*, si on oublie Marguerite la vache, qui trône fièrement sur la pelouse à gauche du chemin menant à l'entrée principale. Un léger détail qui, à mon avis, sera facile à régler. Marguerite a plus d'un printemps à son actif, si j'en juge par sa peinture très défraîchie: dans un avenir très proche, elle ira donc retrouver ses comparses à la maison de retraite des sculptures kitsch de vaches.

Mais à l'intérieur, on a plutôt l'impression de se retrouver dans une maison de la série *Un homme et son péché*, tellement tout est rustique. Ti-Guy, qui a acheté la place trente-cinq ans auparavant, n'a jamais cru bon de redécorer au goût du jour. À son arrivée, il s'était procuré plusieurs vieilles couvertes de la Baie d'Hudson pour pas cher et il était parti de là. Pour faire ça simple, c'est le style « cabane de l'habitant » qui règne ici. Malgré tout, j'essaie de rester positive et de voir le potentiel de la place.

La structure de la maison semble avoir été bien entretenue. *C'est l'essentiel*, songé-je. Il y a cinq chambres locatives et une au sous-sol qui sera occupée par mon père. Quatre salles de bain complètes, une salle d'eau, une petite cuisine, une immense salle à manger et un salon attenant muni d'un foyer central désuet complètent l'intérieur de la maison victorienne. *Ce gîte a du potentiel, c'est certain*.

Une fois de retour dans la petite entrée, je constate que la seule luminosité de cette pièce où l'on accueille les visiteurs provient de la fenêtre de la porte qui est un vitrail légèrement *creepy*. Un peu d'amour et beaucoup de Pinterest pourraient donner un nouveau *look* à cette demeure qui serait plus... moi.

Je m'empare du dépliant vantant la place. Celui-ci a piètre allure. La feuille 8½ x 11 a été recopiée tellement de fois dans un photocopieur bon marché que les mots se dédoublent à plusieurs endroits. Ce document Word a sûrement été produit par Ti-Guy et Windows 98 au moment de l'achat du gîte.

Les principales informations y sont, c'est toujours bien ça. Cependant, la photo laisse présager une expérience paranormale plutôt que bucolique. *On dirait un vieux manoir hanté digne d'un film d'horreur américain.*

Je note mentalement de travailler là-dessus le plus tôt possible en pliant la feuille avant de la ranger dans la poche de ma veste de jeans. J'en profiterai pour créer une page Facebook promotionnelle. La fille ayant étudié en communication s'emballe. *J'ai enfin trouvé quelque chose dans lequel je suis compétente. Ça me rassure.* Je me vois déjà parler de mon travail à William, dès ce soir même, avec une humilité feinte. À l'autre bout de la planète, mon *chum* admirera mon talent ainsi que mon projet ambitieux et stimulant.

Tel que je le connais, son commentaire ressemblera à : « Je n'en reviens pas de ton talent, ma blonde. En même temps, je ne suis pas si surpris. Tu as toujours eu du talent dans tout ce que tu faisais. À la radio, ils ne savent pas encore le trésor qu'ils ont perdu. Ma mère va s'en mordre les doigts, j'en suis sûr. Marie, je regrette d'être parti. Tu me manques... »

La mère de William. Ma belle-mère et mon ancienne patronne. C'est la directrice de la radio où j'ai travaillé pendant un peu plus de cinq ans. Cette femme, qui se proclamait ma deuxième mère, n'a pas hésité longtemps à mettre fin à mon contrat. « Restructuration », d'après elle. Jean-Thomas, à la mise en ondes la fin de semaine, s'occuperait désormais de la promo. *Ma promo !* Dans cette combinaison de deux postes en un, j'étais celle qui avait perdu au change. Dans plusieurs sens.

Pendant que j'attends le retour de mon père et de Ti-Guy, je réfléchis au meilleur texte pour vendre la place aux touristes.

Le B&B à Ti-Guy est situé en plein cœur d'un petit village pittoresque en Estrie, près d'un pont couvert et sa rivière, d'un marché public et d'un magnifique lac,

parfait pour faire des activités nautiques, de la pêche ou juste se prélasser au soleil. C'est le lieu idéal pour ceux qui veulent décrocher de leur quotidien et passer du bon temps dans un décor enchanteur.

Ce n'est pas si mal. Et comme on dit dans le monde de l'immobilier, « *location is everything* ». Mais on doit absolument trouver un autre nom à notre *bed and breakfast*. C'est non négociable.

Linda m'assure d'ailleurs que la réputation d'Albertown, dans le domaine du tourisme, n'est plus à faire. Chaque année, des milliers de visiteurs, avides de découvrir l'Estrie, sa route des vins, ses lacs paisibles, ses montagnes à gravir et tous ses autres bijoux cachés viennent y séjourner, le temps d'un week-end ou plus longtemps. Ils raffolent de la place, d'après elle, parce que les lieux inspirent le calme et leur rappellent une autre époque, où tout était plus doux et paisible. Je veux bien la croire, mais je pense que la plupart des voyageurs réservent une chambre au gîte parce qu'il n'y a pas d'autres endroits où dormir dans un rayon de vingt kilomètres, à part un camping. Il serait peut-être temps de moderniser le tout pour attirer un vent de jeunesse bienvenu dans le coin. *Tant qu'à m'embarquer dans un nouveau projet, je vais m'impliquer pour vrai.*